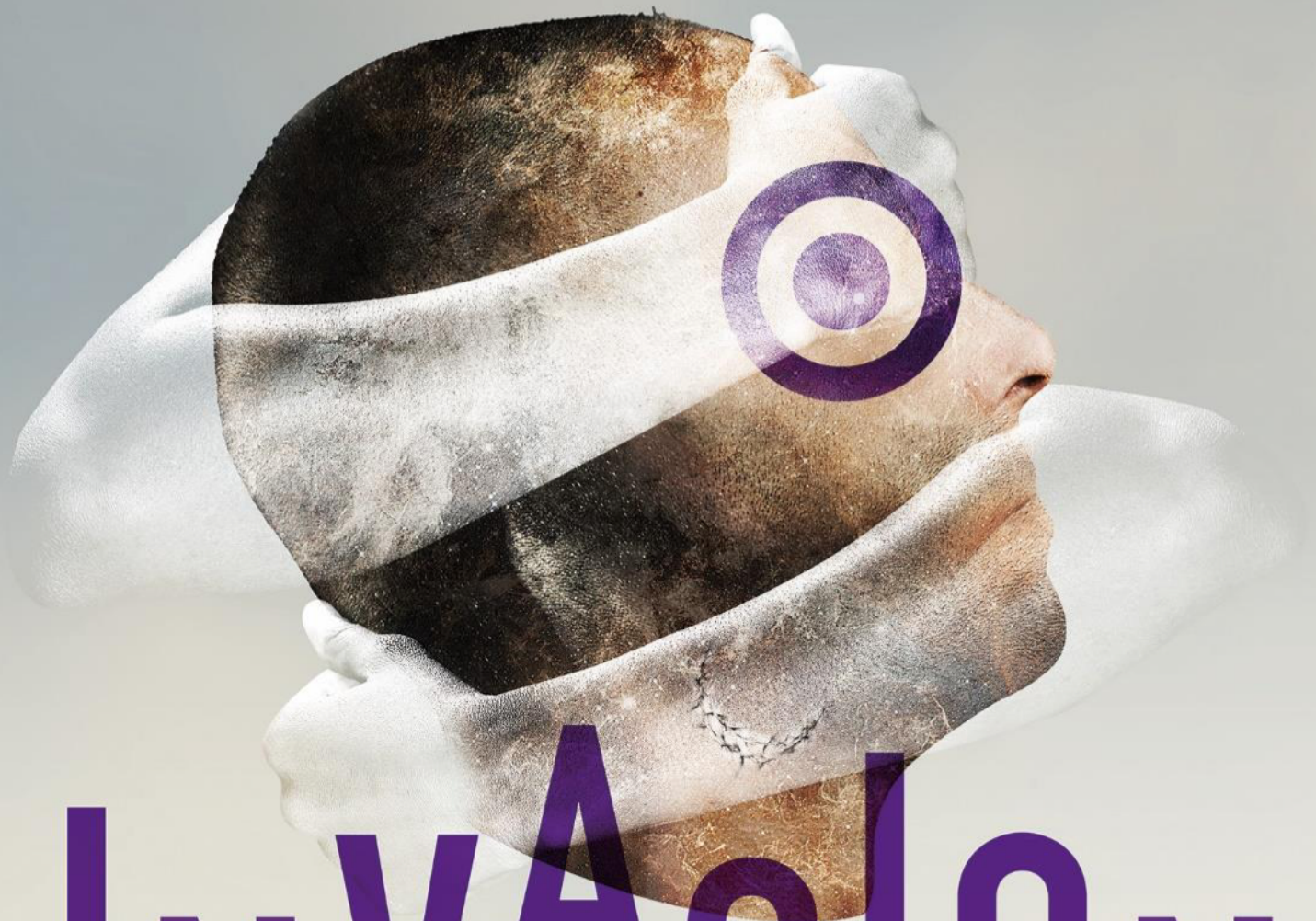




INVASION !

MISE EN SCÈNE
Didier PERRIER
assisté de **Camille FAYE**

AVEC
Mélanie FAYE
David DAMAR-CHRÉTIEN
Thibaut MAHIET
Laurent NOUZILLE

CIE L'ÉCHAPPÉE
JONAS HASSEN KHEMIRI

Design graphique : **Alain Ducasse**

En partenariat avec

Scène Europe / Saint-Quentin (02)

Le Palace / Montataire (60)

Avec le soutien de

Drac Hauts-de-France

Région Hauts-de-France

Ministère de l'Education Nationale / Rectorat d'Amiens

Conseil départemental de l'Aisne

Ville de Saint-Quentin

L'auteur

Jonas Hassen Khemiri vit à Stockholm. Il est père de deux enfants. Il est l'un des écrivains les plus importants de sa génération en Suède. Il a été traduit dans plus de vingt langues. Sa prose excentrique et imaginative a fait sensation et a atteint un public bien au-delà des cercles littéraires traditionnels.

Il est également un dramaturge célèbre, dont les six pièces ont été jouées par plus de cent compagnies internationales sur les scènes de Stockholm à Berlin à New York à Londres. Il a reçu le prix *Village Voice Obie* pour sa première pièce *Invasion !*, créée à New York en 2011.

En 2012, à la suite d'un attentat terroriste dans le centre de Stockholm, Khemiri a publié un puissant court métrage, *I Call My Brothers* (*Jag ringer mina bröder*), très acclamé par la critique. Avec ses acrobaties littéraires inventives et son pathos social inébranlable, Jonas Hassen Khemiri se réinvente sans cesse et ce que la langue peut faire, à la fois sur la page et dans la société en général.

Un œil rouge, 2003

Montecore, un tigre unique, 2006

Invasion !, 2008

Nous qui sommes cent, 2010

J'appelle mes frères, 2012

Tout ce dont je ne me souviens pas, 2015

L'apathie pour débutants, 2017



Interview de l'auteur

“

Extraits (l'auteur a souhaité s'exprimer en français).

J'ai écrit deux romans en suédois. C'est ma première pièce.

Je voulais écrire, comment on construit un sentiment de collectif ou de « nous ». Abulkasem joue le rôle de cette menace qui vient de l'extérieur mais aussi quelque chose qui peut donner de l'espoir de l'intérieur. Tous les jeunes caractères dans la pièce utilisent Abulkasem pour se grandir. Le nom Abulkasem les transforme en beaucoup plus forts et beaucoup plus. Les chercheurs ou la génération plus âgée considèrent Abulkasem comme une ombre menaçante sur quoi on peut projeter ses sentiments désagréables. Le nom d'Abulkasem vient de la pièce du XVIII^e siècle Signora Luna de Carl Jonas Love Almqvist qui est citée au début. Quand on entend cette langue au début, on entend que c'est historique et que c'est difficile à comprendre. Quand on a joué la pièce, pendant un an et demi, à Stockholm, il y a eu beaucoup de réactions.

Comment as-tu écrit cette pièce ?

J'ai commencé avec l'histoire à la fin, le monologue. C'était une manière de construire un sentiment d'authenticité dans la pièce. C'est une partie où on reçoit, où l'acteur devient le petit frère de l'écrivain.

Cette partie-là, c'est une histoire qu'un ami m'a racontée. Il était jeune, il a fait ça. Il était dans la campagne et il a vu un mec qui a brûlé ses doigts. Mais il a visité une maison comme ça. J'ai commencé par écrire sur cette expérience et ensuite j'ai travaillé à l'envers, en arrière. Après mon premier roman, il y avait un théâtre à Stockholm, le théâtre municipal qui m'a demandé d'écrire une pièce. Il y a beaucoup de gens qui ont lu mon premier roman d'une manière simpliste, con quoi. À mon avis, il y avait des gens de la critique qui ont lu avec des yeux cadrés. J'ai trouvé cette idée

d'écrire quelque chose sur un homme, ou sur un nom qu'il était impossible à saisir.

Je suis curieux de savoir si l'intérêt pour les sujets est un intérêt pour l'actualité ou si c'est un intérêt autobiographique.

C'est toujours impossible d'écrire, de se séparer de ses textes, c'est toujours un peu mélangé. Il y a beaucoup de moi dans les textes. Je crois que j'ai commencé à écrire la pièce parce que je voulais vraiment écrire quelque chose pour démontrer comment une identité peut être une menace ou renforcer quelqu'un. La scène au début, invasion sur la scène et construction d'une langue avec le nom parfait : Abulkasem...

Je faisais souvent ça avec mes amis quand j'étais petit. Les mots, comme les identités étaient quelque chose de fluide, de fluctuant.

Le ton de la pièce est vraiment drôle. Le monologue de la fin, lui ne l'est pas du tout. Pourquoi l'avoir placé à la fin ?

Quand on a mis la pièce en scène à Stockholm, le moment où le public a arrêté de rire, c'est le moment que j'aime dans la pièce. Tout à coup, dans la scène avec l'interprète, l'acteur parlait perse. Quand on le fait vraiment avec la langue perse ou arabe, c'est très fort. Au début les spectateurs rient, mais lorsqu'on comprend que c'est la traductrice qui invente les répliques racistes, on est écoeuré. J'aime bien cette expression : de blesser avec l'humour. J'aime bien le sourire qui se fige.

Au niveau du mot, est-ce que c'est une réflexion sur le langage ?

Mon père vient de la Tunisie, ma mère est Suédoise. Quand je vivais en Suède, j'avais l'impression que le suédois n'était pas vraiment ma langue. Que le suédois était un peu comme la langue coloniale, la langue de pouvoir... Et quand on jouait avec les mots, quand j'étais petit, c'était aussi pour créer un outil, une appropriation. J'écris des pièces,

mais j'ai toujours rêvé d'écrire des romans.

C'est une question du roman.

Est-ce que tu as directement souffert du racisme en Suède ?

Il y avait des périodes en Suède qui m'ont touché. Je ne sais pas si vous avez entendu. L'homme au laser. Quand j'avais treize ans, en 91, il y avait un raciste à Stockholm qui a acheté un fusil et il a utilisé un viseur laser et a commencé à tirer sur les hommes d'origine étrangère. C'est intéressant, j'avais treize ans, ça a duré 7 mois, en 91.

Aujourd'hui beaucoup de gens ont oublié. Il a tiré sur 11 personnes. Il y en a un qui est mort, c'est une chance qu'il n'y ait pas eu plus de morts. Je me souviens très bien comment est arrivé ce sentiment d'être exclu de l'identité générale suédoise ; Avec ce mec là, ça devient trop visuel. Il y avait des Skinheads à Stockholm qui ont commencé à acheter des viseurs laser et, tout à coup, il y avait des points rouges (du laser) partout à Stockholm. Tout à coup, j'ai commencé à me voir comme pas forcément suédois. Utiliser la langue c'était pour trouver une identité créole.

Abulkasem, en arabe, ça veut dire le père du témoin. Ce que vous dites là et ce que représente le mot, dans sa vraie signification, est tout à fait divergeant.

Oui, j'aime bien ça. C'est un mot avec beaucoup de possibilités. Dans Signora Luna, Dans les Mille et une nuits. C'est un prénom du prophète. Chirurgien. Comment on peut prendre un mot et le remplir avec beaucoup, beaucoup de sens. Il y a des gens qui ont commencé à utiliser le mot Abulkasem. Il y a un site sur Internet « Abulkasem was here »... Dans le métro, j'ai entendu des rappeurs qui chantaient en disant « si tu ne me crois pas, je vais chercher Abulkasem ».

”

La pièce

Invasion ! est une tornade de mots, d'images et d'idées, toutes centrées autour d'un nom magique: Abulkasem.

La pièce assaille nos préjugés les plus profonds sur l'identité, la race et la langue.

À la fois hilarante, dérangeante et poignante, cette pièce profondément subversive déconstruit une identité menaçante - le mâle arabe - et nous oblige à confronter notre propre identité culturelle.

En Occident, Abulkasem fait partie de ces noms auxquels collent une bonne poignée de clichés sur les émigrés. Prince des Mille et une nuits pour certains, terroriste pour d'autres, il alimente bien des fantasmes dont *Invasion !* nous présente un joyeux florilège. Portée par une mosaïque de personnages, la pièce de Jonas Hassen Khemiri pointe le projecteur sur ces petits dérapages qui alimentent le quotidien de nos sociétés multiraciales. Est-ce si difficile d'accepter l'autre ?



Note d'intention

Une question revient sans arrêt : que dire aujourd'hui sur notre époque à nos contemporains ?

Chaque projet est un début de réponse, une invitation à aller toujours plus loin, à explorer de nouveaux terrains pour prendre des risques.

Le théâtre est pour nous un outil d'expression vivant et rare, un champ de possibles vaste et riche. Il sied plus que jamais à notre époque, car il rend compte de la complexité humaine, il véhicule du sensible et du silence.

D'autres questions surgissent ensuite.

Quel est le théâtre de notre époque ?

Comment ne pas se répéter ?

Quel est le théâtre d'aujourd'hui qui nous relie aux autres, au monde et à son histoire ?

La recherche d'un langage scénique qui interpelle, fédère ou questionne mais qui soit toujours exigeant, singulier et contemporain est toujours ce qui nous anime et ce qui nous motive. Nous souhaitons affirmer encore une fois le caractère empirique du processus pour créer des « spectacles ouverts » où le sens n'est pas arrêté une fois pour toutes et figé dans des balises uniformément intelligibles.

Nous sommes toujours à la recherche d'un théâtre qui donne envie de se questionner, de s'ouvrir aux autres, de se dépasser, d'apprendre, d'aimer, de retourner au théâtre, de sortir de ses préjugés et des pensées figées, d'explorer et de croire en la diversité de l'être humain, et dans le fait qu'il y a toujours une raison de pleurer sur le monde et/ou d'être heureux...

Dans *Invasion* ! la question des représentations des immigrés et des étrangers est au cœur de la pièce, qui fonctionne comme un kaléidoscope faisant s'entrecroiser de multiples histoires et personnages, avec pour seul fil directeur un mot : Abulkasem.

...

La polysémie extrême de ce terme permet d'exprimer et de questionner la richesse qui peut naître de la multiplicité des appartenances et des identités culturelles et culturelles, mais aussi et surtout les malentendus et les clichés qui entravent les bonnes relations entre les différentes communautés et les différentes cultures en Suède, et entre l'Occident et le monde musulman, au tournant du XXI^e siècle.

Invasion !, c'est pour commencer un peu l'histoire du furet : Il court, il court le furet, il est passé par ici, il repassera par-là. C'est-à-dire une course-poursuite derrière quelque chose, une chose dont on ne sait même pas si elle existe, et, si elle existe quelle est-elle exactement ?

Ici cette chose a un nom et on apprendra au final, que ce nom est celui d'un homme, donc, d'un corps et pas n'importe lequel puisque, démarré au XVIII^e siècle sur les berges de la Sardaigne, avec un Corsaire : Abulkasem. Ce nom apparaît soudain et traverse la société contemporaine, enfle, change de sens, enfle encore, et cristallise par son étrangeté tous les fantasmes, toutes les terreurs. La pièce s'achève de nos jours, en Suède, avec l'arrestation d'un présumé terroriste.

En ces temps troublés par de fausses réflexions sur l'identité nationale, Jonas Hassen Khemiri nous brosse un joyeux portrait au vitriol de notre société de plus en plus plongée dans le racisme ordinaire.

Le texte sonne juste de bout en bout et invite, sur scène, la réalité d'aujourd'hui par l'irruption de deux « jeunes des cités » qui se heurtent aux sentiments ambigus générés par leurs origines. L'étranger, l'inconnu effraie et quand un pauvre immigré raconte son histoire et que l'interprète transforme tout en termes de terrorisme et de haine.

Abulkasem joue le rôle de cette menace qui vient de l'extérieur mais aussi quelque chose qui peut donner de l'espoir de l'intérieur. Tous les jeunes caractères dans la pièce utilisent Abulkasem comme une ombre menaçante sur quoi on peut projeter ses sentiments désagréables.

...



L'enjeu principal de la mise en scène consiste à mettre en relief l'éclatement de l'identité culturelle et du choc des cultures. La forme dramaturgique rend compte de la stigmatisation liée au racisme latent dans la société occidentale, qu'elle soit suédoise ou française, peu importe. L'étranger fascine, est horrible, son nom fait rire. Les récents débats sur l'identité culturelle prennent ici une étrange couleur. Le texte de Jonas Hassen Khemiri obéit à une construction extrêmement élaborée procédant par effleurement autour de ces thèmes, puis les ramène au centre du questionnement.

Compagnie L'Échappée



“

Invasion ! interroge notre rapport à l'étranger, à la différence. Et ça grince, ça appuie là où ça fait mal et notre bonne conscience en prend pour son grade. Car qui n'a pas laissé échapper, un jour, l'une de ces phrases qui nous glacent lorsqu'elles sont prononcées par d'autres ? Comme lorsque ce journaliste de la pièce se gargarise d'avoir des voisins qui viennent d'Afghanistan mais qui sont très sympas. À cet égard, le début d'*Invasion !*, qu'on ne dévoilera pas, permet à chacun de placer son propre curseur sur l'échelle de ce qui le dérange. On est piégé, le test est saisissant et le ton est donné. Il ne faut pas espérer s'en sortir indemne. Fil conducteur de la pièce, le mot Abulkasem surgit à tout moment comme le loup sort du bois, catalysant les peurs de l'Occident. Suédois de naissance mais d'origine tunisienne par son père, Jonas Hassen Khemiri sait bien ce que c'est que de ne pas se glisser parfaitement dans le moule, de répéter son nom dix fois pour que l'autre le comprenne et de se sentir obligé d'expliquer d'où il vient. Son propos a la justesse du vécu, l'ironie en prime. De la petite bourgeoise qui se croit tout permis avec Abulkasem sous prétexte qu'elle lui plaît à cette bande d'étudiants condescendants qui égrène un chapelet de clichés. Ou encore cette traductrice qui se laisse rattraper par son racisme ordinaire pour transformer les propos qu'elle est censée traduire en harangue raciste. Le registre se fait parfois plus tendre lorsqu'Abulkasem devient verbe, adverbe ou nom commun dans la langue de son quartier. Mais la bêtise et l'ignorance auto-satisfaites ne tardent pas à ressurgir pour atteindre des sommets avec cette bande d'« experts » lâchés dans une battue médiatique acharnée à la poursuite de l'émigré forcément responsable de tous les maux de la terre. Belle (in)humanité !

Quant au style, Jonas Hassen Khemiri a choisi le ton d'une comédie débridée.

Didier Perrier - Metteur en scène

”



“

Ils déboulent, chiens fous, dans un jeu de quilles ; deux jeunes envahissent l'espace, perturbent la représentation trop sage d'un théâtre d'élite et délitée. Invasion des jeunes. Ils cassent, saccagent, décadrent, sortent le monde et le temps de leur routine. Un mot, un nom, alors envahit l'espace. Ils le prononcent, le crient, le multiplient, et le déforment. Invasion d'un terme. Abulkasem, répété jusqu'à la crise de rire.

Et le nom devient celui d'un dragueur, d'un metteur en scène ou d'une figure des Mille et une nuits. Abulkasem devient leur mot, ils le tordent comme un souvenir, une intimité racontée, jusqu'à en faire le nom d'un ennemi public numéro un, la star du mal. Les rires fusent, jaunes et francs, face aux éclats joyeux de la farce.

Mais les rires se distordent, le théâtre se fait documentaire, grave, essentiel et noir.

Il est question d'immigration, de malentendu, de terrorisme.

Le terrain de jeu des quatre interprètes d'*Invasion !* est miné de drôleries et de ferveur. Caméléons, ils envahissent l'actualité molle de leur théâtre offensif, l'identité nationale, l'intégration, la peur de l'autre et les racismes en tous genres.

Épopée traduite par Aziz Chouaki *Invasion !* s'attaque au monde d'aujourd'hui, le dépeint et l'interroge, creuse les travers des identités officielles, imposées et reconnues.

Farce du langage ou drame des langues inassimilées, *Invasion !* fait jaillir un théâtre en phase avec son temps, salutaire, nécessaire.

Pierre Notte

”

Le Langage

Lorsque l'auteur vivait en Suède il avait l'impression que le suédois n'était pas vraiment sa langue. Que c'était un peu comme la langue coloniale, la langue de pouvoir... Et quand, petit, il jouait avec les mots c'était aussi pour créer un outil, une appropriation.

Le contraste entre la langue du texte servant de point de départ, Signora Luna, et les paroles prononcées par les étudiants d'Invasion est frappant. Modernité dans le rythme, utilisation d'un vocabulaire plus brut et fleuri, actualisation d'une pensée sur fond de méthodes modernes telles la télévision.

Peu à peu, le pouvoir des mots fait surface et on prend conscience de leur dangerosité, de l'effet qu'ils peuvent avoir. Tout jongleur du langage peut devenir nuisible s'il se sert des mots pour disséquer la pensée et prendre le contrôle de l'esprit.

D'une farce de potache, on arrive progressivement à une réflexion profonde sur le rôle joué par la parole et le sens accordé aux mots. Le langage parlé peut déconcerter par moment...



L'Equipe

Texte Jonas Hassen Khemiri (éditions Théâtrales)

Traduction Suzanne Burstein avec Aziz Chouaki

Mise en scène Didier Perrier

Assistanat mise en scène Camille Faye

Interprétation David Damar-Chrétien Mélanie Faye

Thibaut Mahiet Laurent Nouzille

Scénographie Olivier Droux

Lumière Jérôme Bertin

Vidéo Thibaut Mahiet, Nicolas Simonin

Costumes Sophie Schaal

Régie Matthieu Emielot, Camille Faye

Photographie Amin Toulors

Graphisme Alan Ducarre

Diffusion Marion Sallaberry

Administration/Production Laure Stragier



La Compagnie L'Echappée

Le théâtre doit demeurer une enclave d'utopie où se pose avec sourire ou émotion le problème de la place de l'homme dans la société. La dimension publique du théâtre ne s'est jamais évanouie, elle est à regagner durement dans une société où l'espace public vient à manquer ou change de forme jusqu'à provoquer le désarroi. À l'origine de notre désir de théâtre, il y a toujours une écriture forte et singulière : un auteur qui cherche à faire entendre son point de vue sur le monde et interroger les relations humaines. Pour nous, le choix des textes place prioritairement l'individu au centre de tous les débats et de toutes les réflexions. Désireux d'interroger le monde d'aujourd'hui avec les moyens du théâtre, nous inventons des formes et des collaborations spécifiques pour chaque spectacle. Nous sommes en permanence à la recherche d'un langage scénique qui interpelle, fédère, questionne...

Créations de la compagnie

Icare, bruissent tes ailes et range ta chambre de Sabrina Cauchois - 2021

Fief de David Lopez - 2020

Invasion ! de Jonas Hassen Khemiri - 2018

Pierre de patience d'Atiq Rahimi - 2017

La petite marchande d'histoires vraies de Laurent Contamin - 2016

Y'a d'la joie ! d'après Denise Bonal, Guy Debord, Franz-Xaver Kroetz, Hanok Levin, Agnès Marietta, Joël Pommerat, Christian Rullier, Lydie Salvayre, Dominique Saint-Dizier - 2015

Haute-Autriche de Franz-Xaver Kroetz - 2013

Tapage dans la prison d'une reine obscure de Mariane Oestreicher-Jourdain - 2012

Sam et la valise au sourire bleu de Mariane Oestreicher-Jourdain - 2010

Les Dames buissonnières de Mariane Oestreicher-Jourdain - 2008

Le Temps qu'il nous reste d'Olivier Gosse - 2007

Putain d'Vie d'après Jehan Rictus - 2005

La Femme comme champ de bataille de Matéi Visniec - 2004

Après nos poètes du sud de Yoland Simon - 2003

Ecoute un peu chanter la neige de Mariane Oestreicher-Jourdain - 2003

Fermé pour cause de guerre de Mariane Oestreicher-Jourdain - 2002

P'tit Marcel d'après Christophe Honoré - 2000

Europa de René Kalisky - 1999

George Dandin de Molière - 1998

[La **Compagnie L'Echappée** est une compagnie dramatique indépendante associée à la Scène Europe de Saint-Quentin et soutenue par la DRAC Hauts-de-France, le Rectorat d'Amiens, la Région Hauts-de-France, le Conseil départemental de l'Aisne et la Ville de Saint-Quentin.]

Contacts

Compagnie L'Echappée - Didier Perrier
Scène Europe - Place de la Citoyenneté
19 Avenue Robert Schuman
02100 Saint-Quentin
www.compagnie-lechappee.com

Contact Diffusion

Marion Sallaberry / 06 22 90 61 57
uneautrediffusion@gmail.com

Contact administration

Laure Stragier - 03 23 62 19 58 - 06 13 40 33 25
compagnielechappee@club-internet.fr

